

De plus en plus de nouveaux cas

▶ 324 nouveaux diagnostics posés en 2004. En 2013, dix ans plus tard, on constate une hausse de 25 % avec 405 nouveaux cas

DE CANCERS CHEZ L'ENFANT

▶ Chaque année, en Belgique, près de 350 nouveaux cas de tumeurs sont diagnostiqués chez les enfants de 0 à 14 ans.

Selon les derniers chiffres fournis par la Fondation Registre du Cancer, 405 tumeurs (majoritairement des leucémies (III) ; des tumeurs du système nerveux central, intra-crâniennes et spinales ont touché des enfants ou encore 55 cas de lymphomes) ont été rapportées. C'est 25 % de cas en plus qu'en 2004, neuf ans auparavant. À cette époque étaient comptabilisés 324 nouveaux diagnostics.

L'augmentation a été progressive. La Fondation Registre du Cancer tempère et contextualise la hausse : "Si l'on prend tous les cancers pédiatriques

0 à 14 ans, on peut conclure que l'on passe de 324 nouveaux diagnostics en 2004 à 405 en 2013, ce qui représente une hausse de 1,47 % par an." Ils précisent que "cette hausse n'est pas significative ($p\text{-value} = 0.086$)."

Les raisons d'une telle augmentation ne sont pas détaillées scientifiquement. Un accroissement de la population pourrait l'expliquer en partie.

Les progrès réalisés dans le domaine de l'imagerie médicale pourraient-ils aussi être une raison ? Le Dr Bénédicte Brichard, chef du service hématologie et oncologie pédiatrique à l'Institut Roi Al-

bert II, ne le pense pas : "La genèse du cancer est multifactorielle. Ce n'est pas l'imagerie médicale, selon moi, qui joue. En 2004, on avait de bonnes images déjà.

Au niveau du dépistage, c'est resté similaire."

L'ALIMENTATION ou l'environnement de la mère ou du père influenceraient-ils la santé de leur enfant à naître ? "Il y a des études en cours. Les enfants, il est vrai, ont des cancers très jeunes. L'aspect génétique est probablement plus important que l'aspect environnemental. Il y a, je pense, davantage de facteurs génétiques dans les cancers de l'enfant. Je suis con-

vaincue que, dans certains cas, ce que la mère consomme pourrait jouer un rôle. Mais actuellement, on ne sait pas mettre le doigt dessus."

Trouver des causes, chez les enfants, est difficile. Il faut dès lors accepter la maladie et la combattre, en famille. Plusieurs

outils d'accompagnement psychologique sont mis en place pour les familles, pour les parents désireux d'en parler à des personnes extérieures. Certains de ces projets sont nés en même temps que le Plan Cancer. À l'hôpital universitaire des enfants Reine Fabiola, on a lancé le projet "Atelier-fratrie", ap-

pelé "Ensemble, à petits pas". "Il est né d'une demande d'accompagnement des frères et sœurs exprimée par des familles qui ont pris

conscience des difficultés vécues par la fratrie", précise-t-on encore à l'HUDERE.

Laura Cerrada-Crespo



XPRESSO

Pr. Bénédicte Brichard

Service d'oncologie et hématologie pédiatrique aux Cliniques universitaires Saint-Luc

"Pas de grosse augmentation dans nos centres"

1 Dans la pratique, voit-on plus d'enfants atteints du cancer?

"Il y a près de 400 nouveaux

cas de cancers pédiatriques par an, répartis sur huit centres. Si l'augmentation est de 1% chaque année, dans les faits, on ne la perçoit pas. Il n'y a pas de grosse augmentation subite dans nos centres."

2 Peut-on en guérir?
"Oui. Les pronostics chez les enfants atteints du cancer sont plus favorables que ceux des adultes. À l'heure actuelle, on peut dire que 80% des enfants atteints du cancer guérissent."

3 **Quand peut-on affirmer qu'un enfant est guéri?** *va bien, on fait des bilans réguliers après son opération et sa chimiothérapie pour s'assurer qu'il n'y a pas de rechute."*
"On peut parler de guérison lorsque la rémission a passé le cap des cinq ans. Si l'enfant

C'est aussi la rentrée SCOLAIRE À L'HÔPITAL

▣ Les enfants hospitalisés suivront des cours dès ce 1^{er} septembre

► Une opération bénigne, une hospitalisation de quelques jours ou une maladie plus importante nécessitant des soins médicaux lourds... De nombreux enfants sont à l'hôpital ce 1^{er} septembre. Ils devraient eux aussi faire leur rentrée grâce aux enseignantes qui travaillent au sein des établissements hospitaliers.

L'hôpital universitaire des enfants Reine Fabiola, à Bruxelles, comporte une école en son sein, l'école Robert Dubois, qui accueille les enfants de 2 ans et demi à 21 ans.

Didier Hagelstein est directeur de l'école liégeoise spécialisée Robert Brasseur. Il est également le directeur de l'école en couleurs qui est implantée au sein de la clinique de l'Espérance, à Montegnée. *"Actuellement, sept enseignantes y donnent cours", nous explique-t-il. "C'est de l'enseignement fondamental maternel et primaire."*

Leur rentrée est particulière : elles ne savent pas toujours combien d'enfants elles vont avoir. *"Tous les matins, elles vont dans le service pédiatrique et font le tour pour voir les enfants qui viendront en classe."*

Concrètement, ces enseignantes particulières donnent cours aux enfants hospitalisés pour de plus ou moins longues durées. *"Elles prennent contact avec l'enseignant d'origine de l'enfant pour savoir ce qu'ils voient en classe et essaient que l'enfant n'ait pas de retard sur ces matières",* poursuit le chef d'établissement. *"Elles reçoivent des cours par mail et peuvent travailler dessus avec l'enfant hospitalisé."* Un local, qu'elles ont aménagé en classe, leur est destiné au sein du service pédiatrie. Elles y accueillent en journée les enfants qui peuvent sortir de leur chambre.

POUR LES AUTRES, en hôpital de jour et ceux qui sont dans des chambres stériles, notamment, elles se déplacent. La technologie permet à l'enfant de ne pas trop louper ce qui se passe dans l'établissement scolaire de base. *"Un système informatique de vidéoconférence nous permet de mettre en contact l'enfant hospitalisé et sa classe. Il peut suivre certains cours et voir ses copains via l'écran",* ajoute le directeur.

L.C.C.

"ON RÉALISE APRÈS CE PAR QUOI ON EST PASSÉS !"

▣ Un cancer du testicule a été détecté lorsque Yani avait trois ans. Sa mère, Louise, témoigne

► "Yani venait d'avoir trois ans quand on a appris qu'il avait le cancer du testicule", explique Louise, jeune mère bruxelloise de deux enfants. "Durant la grossesse, on avait remarqué un hydrocèle (le testicule gonflé par de l'eau). C'est généralement bénin, on a trouvé ça alarmant lorsque son testicule restait gonflé. Après un passage aux urgences qui n'avait rien donné, nous sommes allés à l'hôpital Edith Cavell. Une échographie et des radios ont été réalisées. On nous a renvoyés à l'Hôpital des Enfants. On nous a annoncé qu'il avait un cancer. Ça nous est tombé sur la tête. Quand on va faire des radiographies, on ne pense jamais à ça pour son enfant."

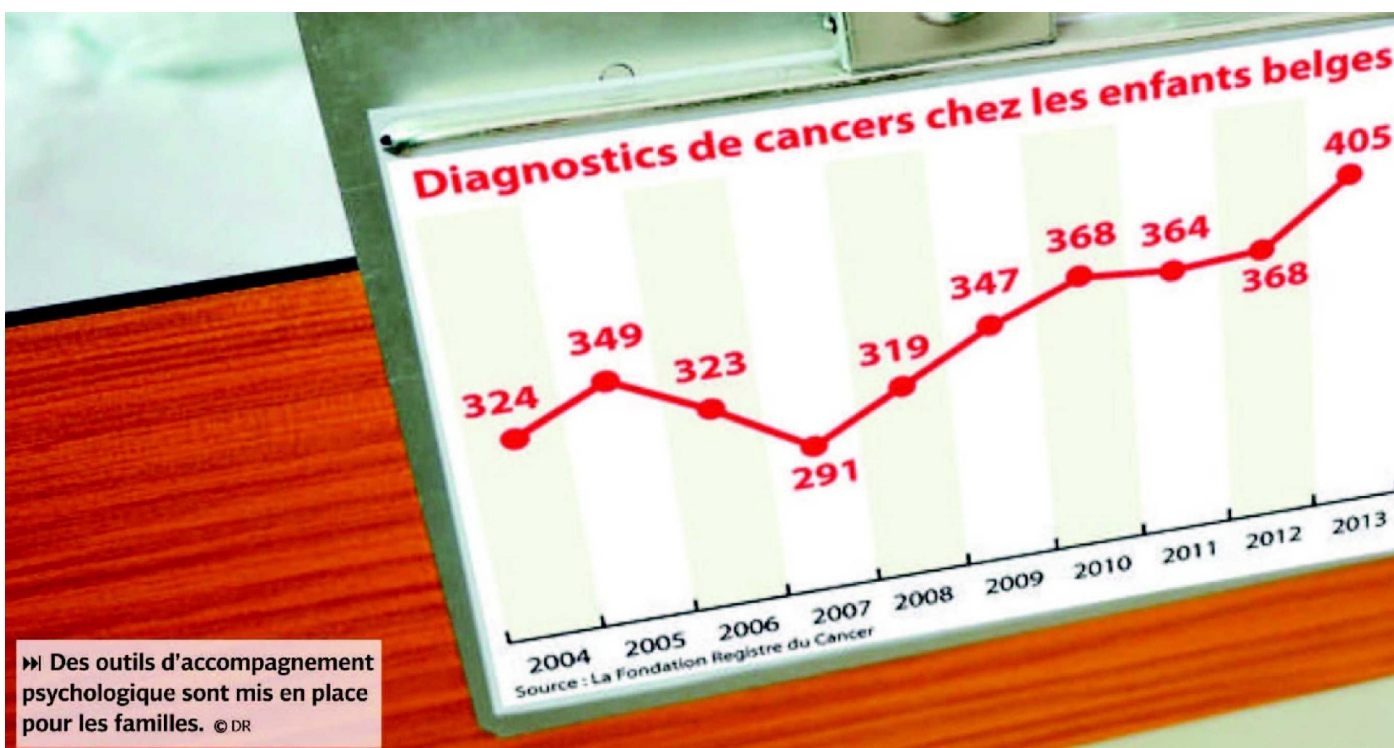
Viennent ensuite les questionnements, les interrogations, les "pourquoi lui et pas moi?". ... Il faut se résoudre et se convaincre que "c'est la faute à pas de chance". Une opération aurait dû venir à bout de son cancer. Il n'en a malheureusement pas été ainsi. "On est passé par la case chimiothérapie quelques mois après son opération, quand on se croyait sortis d'affaire. Je dis 'on' parce qu'on l'a vécu à quatre. Soutenus par notre famille et nos amis. Et avec le corps médical de l'HUDEF, qui était incroyablement prévenant."

Pour Louise, pas question de se laisser abattre. Pour Yani, d'abord. Pour Olivia, sa fille et son com-

pagnon, aussi. "À ce moment-là, je ne vivais que pour Yani. Mes émotions ne comptaient pas, je les mettais de côté. Durant tout le traitement, je fonctionnais comme un robot. Je faisais entièrement confiance à l'oncologue." Ce n'est qu'après cette période difficile qu'elle a pris conscience d'avoir été forte. "Quand la chimiothérapie a pris fin, j'ai réalisé par quoi nous étions passés."

POSITIVE ET HEUREUSE AUPRÈS DES SIENS, Louise essaie de "savourer chaque instant passé avec ses enfants et son compagnon". Yani est aujourd'hui en rémission. Cela fait presque deux ans qu'il ne doit plus affronter le crabe qui le rongeaient. Il passe régulièrement des examens. Il faudra passer le cap fatidique des cinq ans de rémission pour éloigner encore un peu plus le spectre du cancer. "Tous les jours, je me dis que quelque chose pourrait revenir", admet cette mère épanouie. "Je profite de chaque instant avec mes enfants. Le cancer de Yani nous a rapprochés tous les quatre. Il a changé notre vision de la vie. Quand on devient parent, on s'inquiète naturellement pour son enfant. Quand on apprend qu'il a un cancer, on réalise qu'il peut mourir. On revoit ses priorités. L'important, c'est la famille, c'est notre famille."

Interview > L.C.C.



► Des outils d'accompagnement psychologique sont mis en place pour les familles. © DR